

EN CETTE NUIT DE DÉCEMBRE...

MYL BERSAL

Edition Scripta

Du même auteur :

- Hécatombe pour un serment, Éditions Scripta, 2013
- Le carillon, Éditions Scripta, 2014
- Isabelle ou l'obsession funeste, Éditions Scripta, 2014
- Des taches sur la barrette, Éditions Scripta, 2014
- Impasse au quatrième, Éditions Scripta, 2014
- Récits insolites, Éditions Scripta, 2014

« Il y a toujours dans notre enfance, un moment où la
porte s'ouvre pour laisser entrer l'Avenir »

Graham GREENE

PREMIÈRE PARTIE

I

En cette nuit de décembre, un vent glacial soufflait en rafales brèves mais violentes. Nulle étoile ne brillait dans un ciel couleur d'encre. A chaque coup de boutoir, le grand sapin, bien que fortement secoué, tenait ferme. N'était-il pas le gardien séculaire de la maison basse, aux volets clos, qui se recroquevillait derrière sa masse imposante ? Ses branches craquaient, gémissaient ; ses aiguilles frissonnaient, tremblotantes comme de minuscules ailes prêtes à prendre leur envol, mais il résistait... Des assauts, il en avait subi d'autres ! Et il était toujours là, comme la girouette, rouillée d'ailleurs, dont la ritournelle sinistre accompagnait les grondements du vent en une plainte lugubre, digne, au théâtre, de l'ouverture d'un drame.

Le léger panache de fumée, qui virevoltait au dessus de la cheminée, témoignait d'une présence dans la maison. Effectivement, dans

la grande salle, l'obscurité régnait, mais seul un des murs rougeoyait, au gré des braises qui se consumaient dans l'âtre de la cheminée. Face à elle, se balançant lentement dans un rocking-chair, anachronique dans ce décor suranné, Marianne, comme toutes les nuits depuis trois ans, cherchait un improbable sommeil. La lourde comtoise, invisible dans la pénombre, rappela sa présence en égrenant les douze coups de minuit. Marianne se leva, saisit le pique-feu, titilla les braises assoupies, plaça une énorme bûche. En quelques minutes, des flammes joyeuses se mirent à danser, léchant avec avidité cette manne nouvelle. Une sarabande endiablée s'était mise en place, avec des figures compliquées qui illuminaient cette partie de la salle, la rendant chaude, conviviale, bruyante même. Marianne se rassit, sans que son visage ne trahisse le moindre sentiment de plaisir ou de bien-être. Elle serra un peu plus le fichu noir en laine qui couvrait ses épaules et soupira :

— « Ici, il n'y a que la cheminée qui vive » !

Des coups à la porte d'entrée la firent brusquement sursauter. Elle écouta... Rien... Le vent, un oiseau de nuit, peut-être... « J'ai dû

m'assoupir -pensa-t-elle. Je vais essayer d'aller me coucher ».

Des coups redoublés à la porte... Cette fois, elle ne rêvait pas. Qui donc, par cette nuit froide, pouvait frapper ainsi ? Quelqu'un en détresse, perdu, en panne, car Marianne était sûre d'une chose : elle n'attendait personne...

Toutes ces pensées s'agitaient dans sa tête ; elle n'aimait pas les inconnus, non par peur, mais parce qu'elle ne voulait rien connaître d'une vie qui l'avait quittée, il y a trois ans... Les coups redoublèrent. Elle ouvrit la porte ; l'obscurité était profonde ; elle ne vit rien. Quelque chose s'était pourtant agrippé à sa jupe et la secouait. Elle baissa les yeux et ce qu'elle vit la pétrifia sur place. Un gamin de six ans, sept ans, en polo et culotte courte, aux yeux bleus immenses, la fixait. Ce n'était pas une apparition car elle entendit une voix d'enfant :

— Bonjour, Madame ! Je suis Tom. J'ai soif, faim et froid.

Marianne réagit enfin comme si la voix enfantine l'avait électrisée.

— Entre vite ! Tu dois mourir de froid...

Elle l'attrapa, le poussa vers la cheminée, courut chercher une couverture, l'enveloppa, lui ôta ses chaussures humides. Elle ne savait plus où elle était. Elle serra le petit dans ses bras, sentit qu'il se réchauffait... L'enfant la regarda, lui sourit...

— Tu me serres trop fort. J'ai moins froid maintenant.

Honteuse, Marianne relâcha son étreinte. Le petit reprit :

— J'ai soif et j'ai faim, mais je n'ai pas d'argent.

Marianne éclata de rire... Elle s'arrêta. Elle aurait juré, il y a un instant, que ce mot était banni.

— Un bouillon bien chaud ! Ne bouge pas de là. Je t'apporte un plateau.

Le petit acquiesça et poussa un soupir de satisfaction. Quelques minutes plus tard, Marianne revint, un plateau chargé dans les mains. L'enfant emmitouflé dans la couverture, s'était blotti dans le rocking-chair et se balançait doucement.

— Chouette, ton truc !

Marianne lui installa le plateau. Les yeux brillants de plaisir, il appréciait le bouillon chaud, croquait dans le pain couvert d'une épaisse couche de beurre. Le verre de lait fut avalé avec de petits gloussements.

— Tu veux une autre tartine de beurre, de la confiture ?

— De la confiture, s'il te plaît.

L'enfant était poli. Bien qu'affamé, il mangeait proprement. Une pensait tenaillait Marianne. Il fallait qu'elle lui demande ce qu'il faisait à cette heure, par une nuit de décembre, et où se trouvaient ses parents... Et pourtant, elle ne se résolut pas à poser des questions. Elle avait peur que le charme ne fût rompu, peur de se réveiller et de se retrouver seule avec sa peine en bandoulière. Elle savourait cet instant magique. Une once de bonheur oublié dans son désert d'amour.

— Tu t'appelles comment ? Moi, je t'ai dit, c'est Tom.

— Marianne.

— T'es seule ?

La voix laissa percer une inquiétude...

— Toute seule !

— C'est bien !

Marianne sourit...

— Et toi, Tom, es-tu seul ?

— Comme toi, tout seul... Si tu veux, je peux rester avec toi.

— Et tes parents ? Dis donc, Tom, ils doivent s'inquiéter...

En prononçant ces mots, Marianne sentit son cœur battre plus vite...

— J'en ai pas !

Marianne sursauta...

— Ce n'est pas possible, Tom ! Tous les enfants ont des parents, un père, une mère, les deux ou un !

— Moi non !..... Tim, non plus !... C'est Monsieur Jean qui l'a dit, et aussi, Carlos... Alors, tu vois !

Non, Marianne ne voyait pas, elle s'enfonçait de plus en plus dans une situation surréaliste.

— Dis-moi, Tom !... Comment es-tu arrivé jusqu'ici ?

— Quand Carlos est descendu de la voiture, je ne sais pas pour quoi faire, comme j'avais vu qu'il avait oublié de claquer la portière, je me suis glissé à sa place, puis dehors, j'ai couru... couru... Je suis malin, hein ?...

Tom était aux anges...

— Mais Carlos va s'inquiéter !...

— Je m'en fiche ! Il est méchant !... Et puis, il n'y a plus Tim !... Dis, j'ai sommeil.

Une façon polie de dire à Marianne qu'elle l'agaçait avec ses questions. De toute manière, à cette heure, que pouvait-elle tenter ?

Dans le fond, elle était bien contente de retarder l'échéance.

— Tu as raison ! On va te trouver de quoi te changer...

Un quart d'heure plus tard, enfoui dans le lit de Marianne, réchauffé par une bouillotte, Tom dormait du sommeil du juste, alors que Marianne, recroquevillée dans le fauteuil, enveloppée d'une épaisse couverture, le veillait...

— Surréaliste !... Je rêve éveillée !...

Elle essayait de se convaincre de sa folie, mais son cœur sevré depuis trois ans, battait la chamade pour un angelot aux boucles dorées et aux yeux couleur d'azur. Marianne frissonna. Elle s'était assoupie et la couverture dans laquelle elle s'était emmitouflée avait glissé. Elle la remonta et jeta un coup d'œil inquiet

vers le lit. Non, elle n'avait pas rêvé, Tom était bien là, tranquillement endormi dans son propre lit. On ne distinguait que la tête blonde, émergeant du gros édredon bourré de duvet. Le radiateur électrique rougeoyait dans un coin et entretenait une douce chaleur. Le vent avait cessé. Il devait geler fort. Marianne entendit la vieille comtoise égrener cinq coups. Dieu que ces nuits étaient longues mais, contrairement aux autres fois, Marianne ne soupira pas. Il est vrai que son esprit était habité d'une foule de pensées et d'interrogations. Jamais, depuis qu'elle menait cette vie de mortevivante qu'elle avait délibérément choisie, elle n'avait ressenti un quelconque sentiment, une quelconque sensation. En elle s'était creusé un vide sidéral depuis ce mois de mai où, sur une route de campagne ensoleillée, fleurant bon le renouveau, un chauffard, ivre, avait fauché Louis, son mari, et Émilie, leur petite fille de sept ans. Le chauffard était mort aussi, sa voiture folle s'encastrant dans un arbre. Ce jour-là, fatiguée, Marianne était restée à la maison. Le visage décomposé du gendarme, venu lui annoncer la terrible nouvelle, était gravé à tout jamais dans sa mémoire. La suite, elle l'avait subie en spectatrice...

Le frère de Louis, venu du Canada où il habitait, s'était occupé de tout, puis il était reparti... Marianne était seule, avec deux urnes qui résumaient huit années d'un bonheur intense. Combien de fois avait-elle pensé à rejoindre ses disparus, mais, bien que non croyante, elle considérait le suicide comme une sorte de dérobage. Puisqu'elle était coupable de n'avoir pas été avec eux, ce jour-là, elle devait payer et porter sa croix...

Elle avait tout vendu, ne gardant aucun souvenir de sa vie antérieure. L'associé de Louis, dans l'agence immobilière qu'il avait fondée, avait racheté les parts. Elle avait cédé à un jeune confrère son cabinet de psychiatre. Pécuniairement parlant cela allait puisque, sans autre besoin que le minimum pour survivre. En attendant la délivrance, elle était venue vivre dans la maison de son grand-père paternel, qui, lui aussi, avait connu la douleur de perdre sa femme prématurément, à la naissance de leur premier enfant, Guillaume. Il avait confié le bébé à sa sœur qui l'avait élevé comme le sien. Bien que chéri par sa tante, entouré par ses frères adoptifs, Guillaume, son père, avait souffert de cette désaffection paternelle, mais il ne l'avait

pas jugée en mal. Il n'avait jamais voulu vendre la maison familiale qu'il considérait comme sa seule racine sur cette terre, où il payait un gars du village pour en assurer l'entretien. Par respect, pour son père, Marianne avait perduré la tradition jusqu'au jour où elle s'y était réfugiée...

— Tim !... Tim !... Tu vas revenir ?...

Marianne sursauta. Tom rêvait et s'agitait. Elle remonta l'édredon ; le front de l'enfant était chaud.

— Pas étonnant s'il a attrapé un rhume-songeait-elle- en le revoyant en pantalon court et t-shirt, dans cette nuit glacée.

Tom se calma. Elle n'avait pas posé de questions car il était exténué. Elle l'avait débarbouillé sommairement et habillé d'un T-shirt à elle, assez long et chaud pour en faire un vêtement de nuit décent, pour un bout de chou à bout de force... « Il a dû tomber plusieurs fois » -pensa-t-elle. Elle avait vaguement décelé des traces bleues sur le corps... « J'en saurai plus, aujourd'hui -se dit-elle- et j'aviseraï. Il sort bien de quelque part, ce gosse ; même s'il

s'est enfui, on doit le rechercher... »

Elle sentit, intérieurement, une griffure désagréable...

— Ma pauvre Marianne, ne cois pas au miracle ! Il y a des gens qui doivent s'inquiéter pour ce bambin !...

Elle secoua la tête pour chasser l'idée importune... « J'aviserais » !... -se dit-elle de nouveau, en se levant... Il était temps de se préparer un café brûlant et de ranimer le feu dans la cheminée de la grande salle.

Sept coups retentirent...

— « Victor ne va pas tarder à appeler. Je lui demanderai de passer après ses visites, et je téléphonerai à Marie, pour qu'elle achète quelques bricoles vestimentaires que Victor m'apportera » ...

La démarche assurée, le visage serein, Marianne se mit à tisonner les braises rougeoyantes... Une éternité qu'elle n'avait pas apprécié le début d'une nouvelle journée !...

Le portable sonna. Marianne s'en empara aussitôt pour éviter de réveiller Tom.

— Bonjour !... C'est moi, Victor !... Comment vas-tu ?

Marianne sourit en entendant son interlocuteur, et elle répondit :

— Moi, ça va... Je vais te surprendre : j'ai mieux dormi !... Non, non ! Je n'ai rien pris... Je vais demander à Marie d'acheter deux ou trois petites choses et tu me les apporteras... ... Non, non !... Je te raconterai... Bon courage pour les tournées !... A ce soir !

Marianne retourna dans la chambre. Tom dormait toujours. De nouveau elle sourit en pensant à Victor. Il s'inquiétait pour elle. Il était en grande partie responsable de sa survie, depuis qu'elle s'était installée à la Pinède. Ce lieu-dit, baptisé ainsi par le grand-père, était le témoin de sa nostalgie pour sa forêt landaise qu'il avait quittée pour suivre Annie, venue faire la saison sur la côte, et dont il s'était follement épris. Et réciproquement d'ailleurs. Victor, lui, la cinquantaine passée, avait été médecin urgentiste dans un grand hôpital de la capitale. Entre études et boulot, il n'avait pas eu le temps de fonder une famille, tout entier tendu vers un seul but : soulager les patients. Et puis, un jour, il avait décidé de lever le pied, plus certain de pouvoir supporter cette misère humaine. Il avait trouvé ce coin de campagne,

perdu quelque part en France. Il avait alors posé son baluchon et pris le temps de parler, de partager des joies simples, de réconforter... sans tenir compte du temps. Toujours disponible, il était le confident, l'ami, le fils, le père d'une foule de gens simples, durs et sûrs dans leur affection. Il avait désormais une grande famille et, sans le vouloir, il était devenu indispensable à tout un chacun.

Appelé par Marianne pour une méchante grippe, il l'avait naturellement prise sous son aile. Patiemment, car il avait décelé une énorme tristesse, il avait attendu qu'elle craque, un soir de mai, un an, jour pour jour, après l'atroce anniversaire. Depuis, il était toujours là. Chaque matin, avant de commencer ses visites, il l'appelait pour faire le point et, au son de sa voix, il comprenait s'il devait passer ou non... Sans le reconnaître, Marianne savait qu'il lui était indispensable pour... accomplir son chemin de croix. Naturellement, elle lui présenterait Tom et discuterait avec lui de la marche à suivre. En attendant ce soir, elle profiterait de Tom toute une longue journée... Un peu honteuse, car la pensée de parents éplorés cherchant un jeune enfant égaré l'effleura brusquement, elle

alluma le poste de radio. Ce dernier, comme le portable, avait été acheté sous l'injonction formelle de Victor qui en avait fait la clef de voûte de sa thérapie. Marianne avait tenu bon pour la télé mais avait accepté le poste... Un speaker anonyme énonça les nouvelles du jour. Marianne respira plus librement... Aucun titre sur la disparition d'un enfant. Elle éteignit le poste.

Dans la chambre, Tom dormait toujours.
